

L'ennui d'un jeune homme du 21ème siècle

Yohan Albertini

Yohan Albertini

L'Ennui d'un jeune homme du 21ème siècle

© Yohan Albertini, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5516-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Buvons à ta santé
Toi qui sais si bien dire
Que tout peut s'arranger
Qu'elle va revenir
Tant pis si tu es menteur
Tavernier sans tendresse
Je serai saoul dans une heure
Je serai sans tristesse

Jacques Brel, *L'Ivrogne*

I

Longtemps, je me suis levé tard. Dans les ténèbres de ma chambre, plongée dans le noir par des volets qui ne laissaient passer aucun brin de lumière, j’harponnais mécaniquement mon *IPhone*, toujours à portée de mains. Je le déverrouillais et remarquais que midi était le plus souvent passé, qu’il était en général une heure et demie de l’après-midi. Puis, les yeux mi-clos, je lançais *Instagram*, théâtre des apparences où chacun se donnait en spectacle, se créait la vie qu’il voulait, véhiculait l’image qu’il avait de lui et qui souhaitait que les autres partagent, *likent* ou commentent. Ce jeudi matin, mon regard se posa sur le profil d’une jeune mannequin, enfin, son profil laissait croire qu’elle en était un. À vrai dire, si elle était mannequin, elle ne devait pas travailler dans la mode. Sur la majorité des photos, elle était nue, les tétons floutés ou cachés par de petites croix noires, feuilles de vignes modernes qui eurent été du goût de Pie V ; à croire que les mœurs n’ont pas changées, ou que Pie V s’est réincarné en directeur de la censure chez ce petit géant du numérique. Toujours est-il que la contemplation de cette charmante jeune fille me fit monter la sève et, des yeux mi-clos, je passai à des yeux grands ouverts, lubriques. Je sortis alors du lit, direction les toilettes, déverser la joie que ses courbes et son regard lascifs m’avaient procurée. J’étais bel et bien un branleur.

Je ne travaillais pas. Cela me permettait de prendre mon petit déjeuner à 14 heures : un bol de céréales au chocolat dont je m’amusais toujours, bien que proche de la trentaine, à faire les jeux proposés au dos de la boîte. Je n’arrivais pas encore, comme ces grandes personnes, à me délecter d’un grand café le matin ; j’étais resté au *Nesquik* et ça m’allait. Quelquefois, je prenais du thé, les jours où ma mère oubliait d’acheter de ce précieux cacao. Elle n’était d’ailleurs pas là « ce matin », car oui, pour moi, le matin correspondait aux premières heures qui suivaient mon réveil et non pas à la période allant de l’aube à midi, ce dernier morceau de temps était ma nuit. Dans mes journées, il n’y avait donc pas de matin au sens commun du terme.

Aussi ce matin je pris mon bol de céréales et ma tasse de chocolat chaud et me dirigeai au salon. Je posai le tout sur la petite table basse qui faisait face au canapé, avant de me vautrer, pour une durée indéterminée, sur ce même canapé. Entre 14 heures et 17 heures, je ne fis rien d'autres, physiquement, que quelques mouvements entre le canapé et la table basse, jusqu'à épuisement total de mes céréales et de mon chocolat, entrecoupés de somnolences incontrôlées. Mentalement, je regardais passivement une série dont les épisodes s'enchaînaient de manière automatique, ma concentration sans cesse ébranlée par l'appel de mon téléphone, prolongement de ma main depuis lequel je parcourus nombre d'applications sans grand intérêt.

Ma mère arriva vers 17 heures, un grand sac plastique à la main, lequel contient ce qui s'apparentaient à des radiographies médicales. Récemment retraitée, elle en découvrait peu à peu les joies et les peines.

— Toujours en pleine action à ce que je vois ! dit-elle, enlevant sa veste et la posant sur une des chaises du salon.

— Eh oui...

— Qu'as-tu fait de beau aujourd'hui ?

Ma mère savait que j'étais un de ces jeunes qui allaient du lit au salon, puis du salon à la cuisine et puis du lit au lit, et qu'il n'y avait finalement rien de beau dans mes journées. La banalité de cette question devrait être prise plus au sérieux et nous devrions arrêter d'y répondre par d'autres banalités, qui n'ont rien de belles mais qui traduisent la monotonie du quotidien, sauf à considérer que la banalité est belle, ce qui peut se concevoir. Elle n'espérait pas grand-chose de ma réponse.

— J'ai pris mon petit-déjeuner et j'ai regardé *Malcolm* jusqu'à maintenant. J'étais un peu sur mon portable aussi. Et toi ?

— Tu n'as rien fait en somme, comme d'habitude ! Moi, je suis allée déjeuner chez Louisa et Abdel. Elle nous a préparé son tajine d'agneau, c'était délicieux. Ensuite j'ai été à mon rendez-vous chez le docteur, qui a duré plus longtemps que prévu...

— Ils se sont rabibochés ?

J'évitais, sciemment, de parler de santé avec ma mère. Elle faisait, du fait de

son âge et grâce au temps libre qu'ont les retraités, tous les examens possibles et imaginables.

— Oui, ils ont suivi une thérapie de couple, ça va mieux depuis.

— C'est vrai que payer 10.000€ pour sauver son mariage chez un thérapeute, ça soulage. Ils attendent un retour sur investissement. Peut-être que la clé réside dans le montant investi ! Tout n'est qu'une question d'argent dans ce putain de monde, de toute façon !

— Tu parles de ça, toi qui n'as jamais été en couple. Tu ne sais même pas de quoi tu parles, arrêtes un peu !

— Mais je n'ai pas besoin d'avoir été en couple pour savoir. Puis, je vois bien à la télé à quel point c'est mauvais !

— La vie ce n'est pas la télévision mon grand... tu devrais sortir un peu de ta bulle et faire face à la réalité.

— Ma réalité à moi me plait, je suis bien dans mon monde, pourquoi j'irais dehors, si je suis bien dedans ?

— Ton monde te plait car je t'entretiens. Tu n'as pas à travailler et tu peux jouer à tes jeux et ne rien faire de tes journées. Mais, comment feras-tu quand je ne serais plus là ?

— Oh tu sais, avec l'espérance de vie qu'on a aujourd'hui, on peut rester comme ça encore une bonne trentaine d'années ! Et puis, peut-être que d'ici là je travaillerais, qui sait, ça arrive les miracles !

— Eh bien non, je n'ai pas trente ans devant moi, vois-tu ! Et puis, je ne veux pas passer ma dernière année à entretenir un bout de mou. Je veux profiter de ma dernière année, faire les choses que j'aime et toi, tu vas te bouger le cul et t'activer.

— Comment ça, ta dernière année ?

— Je ne t'en ai pas parlé car, d'une part tu ne t'intéresses à rien ni personne et, d'autre part, j'attendais d'avoir la confirmation.

— Mais, de quoi ?

— Le docteur attendait les résultats d'une biopsie et, nous avons eu la réponse

cet après-midi : j'ai un cancer et il me reste un an à vivre.

— Tu rigoles, ce n'est pas bien de rigoler avec ça, il y en a à qui ça arrive. Un sourire nerveux incontrôlé s'affichait sur mon visage.

— Je ne rigole pas ! Je vais commencer les séances de chimio et, en même temps, je vais me préparer un programme des choses que j'ai envie de faire avant le jugement dernier !

Je ne finis pas la conversation. Je montais dans ma chambre, dévasté par cette nouvelle. L'année dernière, mon père nous quittait et cette année, j'allai perdre ma mère ; ce n'était pas un jeu, mais la réalité qui me rattrapait. Je m'allongeais sur les draps de mon lit, mes yeux vides se baladaient dans l'océan sans fin du plafond : j'étais perdu. Qu'allais-je devenir, sans ma mère ? C'est elle qui s'occupait de moi, depuis toujours. Je ne savais rien faire, sans elle. Et puis merde, elle venait d'arriver à la retraite, pourquoi ne pouvait-elle pas en profiter un peu ! Bien que non-croyante, elle réagissait toutefois naturellement à cette nouvelle car, inconsciemment, elle était habitée par l'idée de rejoindre mon père quelque part, « là-haut » comme on dit. Elle y retrouverait aussi mes grands-parents et ils feraient une grande fête, faisant des pronostics sur ma capacité à m'en sortir seul ; si je pouvais parier, ce serait contre moi-même. C'est vrai que je n'ai jamais été facile pour ma famille, j'étais un boulet à trainer, un enfant qui ne voulait rien faire mais qu'il fallait entretenir. J'avais des idées sur tout, mais l'expérience de rien, ce qui agaçait foncièrement mon père. Aussi longtemps qu'on essaye de l'ignorer, de la fuir, la réalité revient toujours à la charge, et je dus me résoudre à l'affronter. Je compris plus tard qu'affronter la réalité — cette folie commune partagée par le plus grand nombre — requerrait un courage immense, bien plus que la fuite dans un monde parallèle, dans lequel je me complaisais paisiblement jusqu'alors.

Après une gamberge qui me semblait interminable, je descendis au salon y retrouver ma mère. Elle regardait *Questions pour un champion* et je m'assis près d'elle, lui proposant de lui servir un verre. Aussi je nous servis deux verres de porto et revins m'asseoir à ses côtés, silencieux d'un silence qui traduisait la compréhension de l'incompréhensibilité de la situation. Nous écoutâmes les questions en sirotant notre apéritif. Je ne connaissais la réponse à aucune d'elles, sauf à une « question cinéma » : j'avais trouvé que le réalisateur de *Kill Bill* était Quentin Tarantino. En revanche, ma mère, très cultivée, avait presque toutes les réponses.

— Tu pourrais quand même connaître la capitale de la Suède ! Me dit-elle, au bout d'une dizaine de minute à n'entendre que le présentateur et les candidats.

— A quoi ça va me servir ?

— C'est de la culture générale, c'est important !

— Moi je m'en fiche de connaître les capitales, ça ne m'empêche pas de dormir !

— Ce n'est pas qu'une question de capitales. La culture générale te permet de te faire ton propre avis sur les choses et de ne pas finir mouton. Aujourd'hui plus que jamais, quand on voit les médias, il faut en avoir, de la culture, pour arriver à prendre du recul !

— Comment ça, les médias ?

— Moi qui ai travaillé dans le secteur, je peux te dire que le journalisme est mort ! Nous sommes devenus des entreprises capitalistes dont l'unique but est de générer du « buzz », de la polémique. C'est pourquoi, si tu prends le recul nécessaire, tu peux t'apercevoir que, sur une année, tu as à peu près trois ou quatre grosses affaires médiatiques qui découpent le calendrier. Par exemple, en ce moment, le pays entier est tenu en haleine sur le fait de savoir si Alaben dispose bien d'un permis de port d'arme. Quelle est, pour le citoyen, l'intérêt de ce feuilleton ? Va-t-on mieux dormir en apprenant qu'il n'en avait pas, ou qu'il en avait un ? Ceci n'a aucune importance. L'importance, c'est le suspense dans lequel est maintenu le client, le rebondissement, de sorte qu'il va acheter le journal du lendemain, comme le gosse achetait son *Marvel*, pour connaître le dénouement. La presse est devenue très Hollywoodienne. Sans parler des gens qui suivent désormais les infos sur leurs téléphones, à l'aide de notifications qui font trois lignes, pour les tenir en haleine...

J'aimais ce côté subversif chez ma mère. Elle critiquait la presse mais avait pris part à cette mascarade, y ayant consacré sa carrière...

— Je comprends. Mais, dans ce cas, comment bien s'informer ? Autant ne pas s'informer du tout, comme moi, je le vis très bien !

— Bonne question. Je n'ai pas la réponse. Je ne pense pas qu'arrêter de s'informer soit la solution non plus. Ouganda ! s'exclama-t-elle, en réponse à la question qui venait d'être posée.

— On mange quoi ce soir ?

— Qu'est-ce que tu nous as fait de bon ? Répondit ironiquement ma mère, qui savait que je ne savais pas cuisiner d'autres plats que ceux à mettre 15 minutes au micro-ondes.

— On peut commander des pizzas si tu veux ?

— Non, va faire des courses, je te donne ma carte. Je ne veux plus manger gras, je vais essayer d'avoir une bonne alimentation pour ne pas m'empoisonner plus que je ne le suis déjà.

— Et je fais quoi comme courses, je ne sais pas quoi prendre moi...

— Tu te débrouilles, tu nous prends de quoi manger ce soir et demain.

Je quittais la maison pour me rendre à l'épicerie du quartier. Bien évidemment, mon champ des possibles était limité par le fait que je n'avais pas de voiture et que les transports mettraient trop de temps à m'emmener jusqu'au grand supermarché. Avant cette escapade à l'épicerie, ça devait faire un bon mois que je n'étais pas sorti de la maison. Cela me fit du bien. Dans les rayons, je me perdis tellement les choix étaient nombreux. Je pris des chips au paprika et des bières (mon alimentation nocturne), des steaks de soja, une boîte de petits pois-carottes et des raviolis au fromage. Je n'avais pas encore l'habitude de faire des courses et portais donc le tout à bout de bras dans les rayons, n'ayant pas eu la présence d'esprit de récupérer, à l'entrée, un de ces paniers en plastiques ou même, accessoire suprême de l'homme responsable, un caddie. J'achetais donc en caisse un de ces sacs en plastique, pour ne pas jouer les équilibristes jusqu'à la maison.

Arrivé au salon, j'informais ma mère des courses j'avais faites et qu'elle pouvait dès lors préparer le dîner. Elle me répondit qu'elle ne souhaitait pas cuisiner et, buvant ce qui devait être son deuxième verre de porto, me pria gentiment de préparer les deux steaks de soja et les petits pois-carottes, ce que je fis, tant bien que mal. Au dîner, elle ouvrit une bonne bouteille de vin, vestige de la cave de mon père, à laquelle nous ne touchions que quand il y avait des invités ; ce soir, l'invité, c'était son cancer. Nous la bûmes entièrement, jusqu'à ce que je couche ma mère dans son lit, ivre d'alcool et de fatigue. C'était la première fois que je la vis picoler de la sorte ; d'habitude, elle s'arrêtait à deux verres. C'était sa manière d'oublier la nouvelle, de fuir la réalité dans l'euphorie